

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 51

Artikel: Lo mètingue
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Doit le cousin David, de Correvon, pour deux chapeaux de paille et des rubans, 12 batz (18 mai 1808).

Doit M. l'apothicaire Chollet, pour refacture de chapeaux, 10 crutz (1^{er} août 1808).

Nous ne voulons pas allonger cette liste et nous contenterons de citer encore, parmi les clients moudonnois du chapelier Créaturaz les noms suivants : Jacob Trollard, J.-S. Jossevel, Abram Ecoffey, M. Dutoit-Guex, Jacob Chaillat, M. Roberty, J.-L. Becholay, M. Perrot, M. Fäteber, Abram Ecoffey, M. Duveluz, P. Pahud, régent, M. Dutoit, Ch. Voruz, M. Tacheron, J. Desasan (Desarzens?), J. Poéterlin, Daniel Penguely, M. Detray, M. Dufesse.

En résumé, c'est tout Moudon ou peu s'en faut, qui se coiffe chez Créaturaz. On voit aussi défilé chez lui des gens de Thierrens, de Neyruz, de Correvon, de Combremont, de Granges, de St-Cierges, de Denezy, de Lucens, de Prahins, et même de Rue et de Morat.

Mais les temps sont durs : on fait beaucoup relâper et l'on achète peu de neuf. Comme on l'a vu, le prix des chapeaux neufs est assez élevé : il varie entre 20 et 65 batz (1 batz = environ 15 centimes). Il s'agit sans doute ici de chapeaux de feutre, pour hommes. Un chapeau d'enfant coûte 18 ou 20 batz.

Pour 5 ou 6 batz on a déjà un chapeau de paille.

Le record du luxe semble avoir été battu par le régent de Lucens, qui payait 65 batz pour un chapeau.

Il serait intéressant de connaître également les prix des chapeaux des moudonnoises d'il y a cent ans et de comparer leurs exigences avec celles de nos dames d'aujourd'hui.

M. HENRIODU.

LA POLITESSE, QUE DEVIENT-ELLE ?

Un journal de Paris vient d'ouvrir une enquête, dans le dessein de renseigner ses lecteurs sur l'état présent de la politesse française. Où en est la politesse française ? Est-elle en décadence ? Est-elle en progrès ?

Un certain nombre d'hommes de lettres ont répondu déjà au journal qui leur posait la question ; et leur opinion formelle, à tous, est que la politesse française est bien malade ; disons mieux : qu'elle s'en va.

Mais ce qui est digne de remarque, c'est que plusieurs d'entre eux n'hésitent point à rendre les femmes responsables de cette décadence. « Si les femmes nous ont, disent-ils, découragés d'être polis — les « femmes élégantes » surtout — c'est que la plupart d'entre elles sont devenues, à l'égard des hommes, d'une incroyable impolitesse ! »

Il est certain que l'habitude de paraître indifférentes à ce geste courtois de l'homme, de ne même pas répondre à son salut — dans un salon, dans la rue ou dans l'escalier — est, parmi les femmes du monde, un peu plus répandue qu'autrefois.

Mais la raison ?

Une Parisienne l'a donnée :

— Votre sexe n'a, monsieur, que les égards qu'il mérite. Si les hommes respectaient en France, la femme qui passe à côté d'eux — s'ils la respectaient *toujours*, comme on la respecte en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, aux Etats-Unis — vous nous verriez moins altières. Mais envers vous autres on est toujours sur le qui-vive... Or, une femme bien élevée ne saurait répondre qu'aux saluts qui lui inspirent confiance, et ne saurait sourire qu'aux hommages dont elle ne suspecte point l'intention... Vous comprenez ?

Distraction. — A l'école :

— Je suis très mécontent de vous ; vous écoutez d'une oreille et, de l'autre, vous regardez voler les mouches !

LO MËTINGUE

D u lo temps que i'oyé dèvezâ de clli Mëtingue, mè su de on coup : « Lo premi iâdzo que revindra per tsi no, lâi a pas de nanf, faut que i'aullo lo guegn po vère que l'è que clli corps, por quand on ein dèvezé ào cabaret que pouesso dere : « Lo cougnaiço prau, l'è vu ! » Justameint on m'a de l'autr'h : « Mëtingue vint pè Lozena demeindze que vint po volâ su lo Lâu¹ avoué on certain Tseveliard que vôle la tita ein avau. » Su z'u adan su lo Lâu po vère clli mons Mëtingue et pu Tseveliard.

Bon Dieu dau ciè que de dzein : dâi z'hommo, dâi fenne, dâi damuzalle, dâi valottet, dâi galéze gaupe, dâi poute. Se l'avant ti èta de la mîma mère ein arâi z'u dâi mene. Mâ n'è pas zu tant lezi de lè vouâliti por cein que i'è oïu dere dè coûte mè : « Vaité Tseveliard. » Et ne manque pas. On oût tot d'on coup ronnâ on affére que sè met à veri, à veri, et pu on bocon de founâre et vaïte Tseveliard que sè met à volâ.

Mé crayè que volâve quemet lè z'ozî, mâ diabe la pas : s'aguelhie per dëssu on machine que lâi diant on' *aréoplane*. Pu pas mî vo lo represeintâ qu'a n'on puchéint prevolet que l'arâi dévant on bré que vire. Avoué cein, ie monte drâi en amont, tant hiaut, qu'on sè crayâi adi de lo recâidre dessu la tita. Tote lè fenne l'avant pouâire que lau tsezeye dessu por cein que l'avant de clliâ biau tsapî que mettant ora avoué dâi pliematsu quemet lè dragon dâi z'autro iâdzo. L'arâi faliu vère lè get que s'âovressant asse grand que dâi falot de pousta po guegnâ clli Tseveliard que l'ètai dein lè z'air, à tsevau su sa manivella. Lâi fasâi rein que fêre : la pice draîte, la betetiula, sè verîe su la rîta, dè côte, su lè piaute ; et pu adi clliâ *betetiula drobilia* que l'è cein que l'èbahîve lo mè lè dzein. N'aré pas ètai fotu d'ein fêre atant quand bin l'ètai bon de gyme pè l'ècoula. L'a volâ grandetenent ; po fini, la refé dâotrai coup clliâ betetiula drobilia et la redecheindu ein avau su lo prâ. Quin hommo, to parâi ! N'è pas quemet l'asseuse de Rio-Bozon que la tita lâi vire ti lè coup que va su lè liâo. Clli Tseveliard, po onna forta tita, l'a onna forta tita.

— Eh bin ! clli mëtingue l'ètai bin biau à vère ?

— Mëtingue n'a pas volâ, que lâi dio. Mâ, oï bin Tseveliard, que l'a fê dâotrai coup la betetiula drobilia. Lo mondo l'a prau guegnâ. Mimaînt que cein m'a fê peinsâ à vo.

— Porquie à mè ?

— Oï, ie mè dezè dinse : Ne crayo pas que ti lè michenêro et lè menistre de tota la terra, du la crâation, n'ant jamé fê atant lèvâ lè get ào ciè quemet clli Tseveliard.

MARC A LOUIS.

SERAIT-CE UN MYTHE ?

Napoléon fântôme.²

III (Fin).

9^o On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du Midi, mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or, tout cela caractérise parfaitelement la marche du soleil.

¹ Sur les Plaines-du-Loup.

² « Comme quoi Napoléon n'a jamais existé », par J.-B. Péres, bibliothécaire de la ville d'Agen.

Le soleil, on le sait bien, domine en souverain dans le Midi, comme on le dit de l'empereur Napoléon. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'après l'équinoxe du printemps le soleil cherche à gagner les régions septentrionales, en s'éloignant de l'équateur. Mais au bout de *trois mois* de marche vers ces contrées, il rencontre le tropique boréal qui le force à reculer et à revenir sur ses pas vers le Midi, en suivant le signe du Cancer, c'est-à-dire de l'*Ecrevisse*, signe auquel on a donné ce nom (dit Macrobe) pour exprimer la marche rétrograde du soleil dans cet endroit de la sphère. Et c'est là-dessus qu'on a calqué l'imaginaire expédition de Napoléon vers le Nord, vers Moscow, et la retraite humiliante dont on dit qu'elle fut suivie.

Ainsi, tout ce qu'on nous raconte des succès ou des revers de cet étrange guerrier, ne sont que des allusions relatives au cours du soleil.

10 Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, comme tout le monde le sait. Mais pour des spectateurs situés aux extrémités des terres, le soleil paraît sortir, le matin, des mers orientales, et se plonger le soir, dans les mers occidentales. C'est ainsi, d'ailleurs, que tous les poètes nous dépeignent son lever et son coucher. Et c'est là tout ce que nous devons entendre quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Egypte), pour régner sur la France, et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, les douze heures pendant lesquelles le soleil brille sur l'horizon.

Il n'a régné qu'un jour, dit l'auteur des *Nouvelles Messénienes*, en parlant de Napoléon ; et la manière dont il décrit son élévation, son déclin et sa chute, prouve que ce charmant poète n'a vu, comme nous, dans Napoléon, qu'une image du soleil ; et il n'est pas autre chose ; c'est prouvé par son nom, par le nom de sa mère, par ses trois sœurs, ses quatre frères, ses deux femmes, son fils, ses maréchaux et ses exploits ; c'est prouvé par le lieu de sa naissance, par la région d'où on nous dit qu'il vint, en entrant dans la carrière de sa domination, par le temps qu'il employa à la parcourir, par les contrées où il domina, par celles où il échoua, et par la région où il disparut, pâle et *découronné*, après sa brillante course, comme le dit le poète *Casimir Delavigne*.

Il est donc prouvé que le prétendu héros de notre siècle n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du soleil. Et par conséquent Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé, et l'erreur où tant de gens ont donné tête baissée vient d'un *quiproquo*, c'est qu'ils ont pris la mythologie du xix^e siècle pour une histoire.

P. S. Nous aurions encore pu invoquer, à l'appui de notre thèse, un grand nombre d'ordonnances royales dont les dates certaines sont évidemment contradictoires au règne du prétendu Napoléon ; mais nous avons eu nos motifs pour n'en pas faire usage.

LES FOUDRES DE LA JULIE

Audiuste n'est pas très heureux en ménage. Sa femme, la Julie, lui fait des scènes le jour durant et va même parfois jusqu'à le frapper. Le pauvre Audiuste supporte avec résignation son martyre.

Appelé pour affaire à Lausanne, par un cousin, Audiuste est tout heureux d'échapper un jour à ses tourments.

Il aperçoit dans le bureau de son parent un appareil téléphonique. Il sait vaguement à quoi ça sert, mais il n'en a jamais vu.

— Quesse que c'est que cette mécanique ? demande Audiuste.

— C'est le téléphone. Bien commode. Avec ça on peut causer avec quelqu'un situé à des centaines de kilomètres et on l'entend comme s'il était près de soi.

— Bah !

— Voulez-vous en juger... Il y a bien un téléphone dans votre village ?

— Je crois que oui.

— Et bien, nous allons faire demander votre femme et vous lui parlerez.